GÉNÉRATIONS SOLIDAIRES

RÉCITS DE VIE
2026



Ce projet autour du récit de vie a été impulsé par *Générations Solidaires*.

Depuis 2023, Valérie Anna Reich de l'association *De fil(le) en récit* mène des ateliers de récits de vie auprès des adhérent.e.s de Générations Solidaires. Ce recueil a été mis en page par ses soins.

En avril 2024, Badradine Reguieg de la *Compagnie Eclectique* a poursuivi l'aventure avec son projet *Mémoire sur le fil*. L'expérience a été renouvelée en 2025 puis en 2026

Les histoires de ce recueil ont été mises en voix par leurs autrices et leurs auteurs, le samedi 4 juillet 2026 à la médiathèque Empalot à Toulouse.

C e recueil a été mis en forme par Valérie Anna Reich.



TABLE DES MATIÈRES

La fête à Empalot par Colette Ponsard page 5

Empalot par Yvonne Le Foll page 6

La Moto par Pierre Doumergue page 8

La Craie par Anne-Marie Bergé page 9

Pêche et baignades par Geneviève Castinel page 10

J'étais puni tous les jours par Marcel Dazols page 12

Espalion par Marie-Josée Visigny page 13

Les Bonbons par Geneviève Castinel page 15

Fiançailles en République démocratique du Congo
par Damas Mvibududu page 16

Le Mariage par Badiâa Hayani page 17

Renée par Pierre Doumergue page 19

Mon mariage par Maria del Pilar Ortuno page 21

Souvenirs d'école au Congo Belge par Damas Mvibududu page 24

Les Jeux par Badiâa Hayani page 26

La fête à Empalot

Colette

Chaque année, à l'occasion du 15 août, le quartier de Feretra et d'Empalot s'animait pour la fête de Saint-Roch, que l'on appelait aussi « la baloche ». Les festivités duraient trois jours — le vendredi, le samedi et le dimanche — et se déroulaient sur un grand terrain vague en pente situé au bord de la Garonne, entre la rue de Feretra et l'avenue de Ressellier.

Pour inaugurer la fête, un petit orchestre de trois ou quatre musiciens (clarinette, saxophone, accordéon) défilait dans les rues et frappait à la porte des habitants. C'était un moment très attendu : les musiciens demandaient aux gens quel morceau ils souhaitaient entendre en échange d'une petite pièce. Ma mère demandait toujours « Étoile de Neige ». Ce rituel lançait officiellement les festivités et mettait tout le monde dans l'ambiance.

Sur le terrain de la fête, on trouvait des manèges de l'époque : des carrousels avec des chevaux de bois, des balançoires et des chaises volantes. Il y avait aussi des stands de friandises, de la pêche aux canards, des courses en sac et des tirs à la carabine ou à l'arc pour les plus grands.

Le soir, l'orchestre s'installait sur une piste en terre battue pour le bal. C'était un événement très fréquenté où toutes les générations se mélangeaient ; les parents venaient danser avec leurs enfants dans une ambiance de grande convivialité. À 14 ou 15 ans, j'étais autorisée à y rester danser avec mes copines. L'une des figures emblématiques de ces bals était Bébélle, un monsieur charmant et très bon danseur qui habitait seul dans le quartier. Bien qu'il ait fini par déménager, il revenait chaque jour s'asseoir sur un muret par nostalgie de sa jeunesse.

La fête se clôturait le dernier soir par un petit feu d'artifice. Cette tradition s'est malheureusement arrêtée lorsque les promoteurs ont commencé à construire de grands ensembles immobiliers, transformant définitivement la physionomie du quartier et faisant disparaître le grand terrain vague qui accueillait l'événement.



Empalot vue d'ensemble

Empalot

Yvonne



Je me souviens de mon arrivée à Empalot en octobre 2016, il y a bientôt 10 ans. A cette époque, j'étais jeune retraité. Mon appartement m'a tout de suite plu avec les fenêtres du salon d'où l'on voit la belle verdure, la route animée, la Garonne en face. J'ai été bien accueilli par mes voisins qui m'ont immédiatement mise au courant de l'existence de Générations Solidaires. Dès mon arrivé, sollicité par la lettre de la mairie qui me demandait de faire parti du conseil citoyen, et malgré mon étonnement, j'ai accepté. Durant trois ans cela m'a valu des invitations à la mairie avec de beaux et bons buffets. Lors de l'une de ces rencontres, j'ai pu voir Édouard Philippe, l'ancien premier ministre. Nous avions des réunions intéressantes pour discuter avec des spécialistes sur des sujets divers, comme la difficulté des jeunes du quartier à trouver du travail. Les professeurs des alentours sont venus nous exposer leurs soucis. Nous avons fait un compte rendu personnel pour débattre de tout cela en faisant part de nos idées. J'ai toujours aimé les discussions basées sur la communication.

Ces 10 dernières années, j'ai vécu de bons moments avec l'équipe de Générations Solidaires. Café le matin, les diverses sorties comme les visites de musées, le cinéma, le théâtre, ainsi que les promenades en péniche. Nous avons connu des rires fous. J'ai pu faire de nombreuses photographies. Générations Solidaires propose divers ateliers et je participe à deux ateliers : diététique et récits de vie. C'est ainsi que j'ai connu tous les participants de ces ateliers, certains sont partis d'autres sont arrivés. J'ai pu lier de nombreuses amitiés. Depuis maintenant trois ans, un atelier Mémoire sur le fil a été mis en place avec Badradine Reguieg, le créateur du théâtre du fil à plomb, contacté par Valérie Anna notre animatrice des récits de vie, très disponible et agréable.

J'aime Empalot et ses alentours. Je suis heureuse ici, avec la piscine Nakache à proximité, les espaces verts et fleuris, Pech David, bel endroit où je vais faire des promenades à pied. Le long de la Garonne, il y a de magnifiques endroits silencieux, un musée sur l'eau avec ses poissons fascinants. J'ai fait beaucoup de vélo dans ces espaces et pris de nombreuses photos. Au printemps, je cueille des fleurs pour faire de splendides bouquets. Je trouve Empalot et ses alentours très beaux. Je suis bien ici et je compte y rester et vivre encore de beaux moments.
Je remercie tout le personnel de Générations Solidaires, toujours disponible, agréable, près de nous, les anciens trop souvent délaissés.



Empalot , un chemin traversé par Yvonne

LA MOTO

Pierre



Quand j'avais environ 15 ou 16 ans, juste après avoir quitté l'école, mon père m'a offert la moto que j'avais moi-même choisie. C'était une moto de marque anglaise, une Norton, toute noire. À cette époque, on ne voyait que moi et ma moto dans Toulouse. Mon père, qui était pilote d'avion, avait les moyens de me faire ce plaisir.

Mon père avait un neveu qui était passionné de motocross et qui aimait faire des courses sur des buttes. Un jour, il m'a emprunté ma moto pour participer à un concours organisé par un club de Toulouse au quartier de la colonne Marengo. Il a gagné la compétition avec ma machine. En voyant cela, mon père m'a suggéré de lui donner cette moto puisqu'il l'appréciait tant, et il m'en a racheté une autre.

Je me souviens aussi d'une anecdote avec mon ami Fernand. Un jour, il m'a demandé de l'emmener jusqu'à Pibrac avec ma moto. Au retour, il a insisté pour prendre les commandes. J'ai hésité, mais j'ai fini par céder. Malheureusement, il a mal négocié un tournant et nous avons fini sur le bord de la route. Nous ne nous sommes pas fait mal, mais la moto a été un peu abîmée : le guidon était complètement de travers. Comme j'étais bon conducteur, j'ai réussi à reprendre la route et à nous ramener malgré le guidon tordu. Fernand était un très bon copain ; il est malheureusement décédé aujourd'hui.

LA CRAIE

Anne-Marie

J'ai toujours eu l'appréhension des gendarmes, sans vraiment savoir pourquoi ; cela ne date pas d'aujourd'hui. À l'époque, nous habitions dans le Lauragais et nous allions à l'école à vélo. Mon angoisse était telle que si j'apercevais un gendarme à un croisement, je préférais poser mon vélo et continuer à pied.

Un jour, un grand branle-bas de combat a secoué un petit village : beaucoup de cuivre avait disparu, notamment des chaudrons et des bassines utiles à la campagne. Une enquête a été ouverte et, comme nous circulions souvent sur les routes, les gendarmes nous ont interrogés. Finalement, l'enquête a révélé que les objets se trouvaient chez une famille de sept enfants ; les garçons avaient été tentés par ces objets, et deux de leurs sœurs étaient à l'école avec moi.

À cette même époque, il m'arrivait de dérober une craie à l'école pour dessiner des marelles ou jouer à la maîtresse sur les murs en briques rouges de ma maison. Les sœurs des garçons impliqués dans le vol ont dénoncé mon geste à l'instituteur. Ce dernier m'a simplement dit que ce n'était pas grave, mais il m'a demandé, symboliquement, de rapporter la craie. L'histoire aurait pu s'arrêter là, mais mon père a fini par l'apprendre, sans que je sache comment.

Pour mon père, cet acte était très vexant. Bien que nous n'ayons pas de grands moyens, nous avions tout ce dont nous avions besoin, et il a vécu cela comme une trahison. Il m'a dit : « On n'est pas riches, mais si tu as besoin de quelque chose, tu le demandes ». C'est une leçon de vie fondamentale que j'ai transmise à mes propres enfants dès qu'ils ont été en âge de comprendre. Quelqu'un était allé le prévenir, ce qui l'avait profondément blessé sur le moment.



Pêche et baignades à Mostaganem

Geneviève

Dans les environs de Mostaganem, en Algérie, nous organisions régulièrement des parties de pêche qui réunissaient deux ou trois familles. Le site était marqué par une dénivellation impressionnante entre l'arrivée en voiture et le bord de mer, situé bien plus bas. En haut, nous pique-niquions à l'ombre des pins parasols.
Le repas était un moment fort, notamment grâce à la longanisse, une saucisse locale. Mon père en achetait toujours des quantités impressionnantes, calculant systématiquement 50 cm de saucisse par personne. Malgré nos remarques sur l'énormité de la portion, il maintenait cette tradition pour notre groupe d'une dizaine de personnes.

Au bord de l'eau, les activités étaient variées. Tandis que les hommes pêchaient à la canne depuis une plateforme rocheuse, les enfants s'occupaient à ramasser des crevettes et des oursins dans les trous d'eau. Nous récoltions également des arapèdes (aussi appelées patelles ou berniques), des coquillages en forme de chapeaux pointus qui adhéraient si fort aux rochers qu'il fallait les détacher avec un couteau. C'était un mets très goûteux.

Ceux qui savaient plonger pouvaient admirer la richesse incroyable des fonds marins. La faune y était magnifique et très colorée, avec des poissons rayés appelés « demoiselles » et des « tomates de mer », des anémones d'un rouge vif fixées à la roche.
Après avoir bien mangé, nous profitions de la chaleur pour faire la sieste à l'ombre des arbres avant de rentrer.



Je me souviens d'une autre histoire sur la grande plage de Mostaganem, vers 1962. À l'époque, ma mère, qui était professeur au lycée de jeunes filles, invitait souvent de jeunes enseignantes fraîchement arrivées de France (les "Capétiennes") qui ne connaissaient personne.
Lors d'une sortie à la mer, j'accompagnais l'une de ces jeunes femmes. Elle savait nager, mais seulement là où elle avait pied. Sur cette plage, il y avait des bancs de sable : on avait pied, puis soudainement on perdait pied dans un creux profond, avant de retrouver le sable plus loin.
Lorsqu'elle a soudainement perdu pied, elle a paniqué et s'est accrochée à moi. Elle m'entraînait vers le fond ; dès que je donnais un coup de pied pour remonter, elle redescendait, et ainsi de suite. Nous faisions malgré nous "la bascule". Heureusement, des riverains ont remarqué que nous étions en difficulté et sont venus nous secourir pour nous ramener sur la terre ferme.



J’étais puni tous les jours

Marcel

Je suis entré à l'école primaire en 1937. Je garde un souvenir, bien qu'un peu vague, de l'année 1940, lorsque j'ai vu des Belges qui avaient dû dormir au sein de l'école. Par la suite, j'ai changé d'instituteur en partant vivre dans l'Ariège, dans le village de ma mère, où les méthodes d'enseignement étaient différentes de celles que j'avais connues auparavant.

En ce qui concerne les punitions, j'étais puni tous les jours car je ne faisais jamais mes devoirs. En réalité, je possédais une excellente mémoire et je n'éprouvais pas le besoin de travailler à la maison, car je me souvenais parfaitement de la leçon une semaine plus tard. J'étais particulièrement doué pour les chiffres, les mathématiques et la dictée.
La punition habituelle consistait à me mettre au coin de la pièce. Même dans cette position, je restais un élève sérieux et je devais tout de même apprendre mes récitations.

Malgré mon refus de faire mes devoirs, mon niveau scolaire était tel que j'ai été présenté au certificat d'études. J'ai même été sélectionné pour participer à un concours (le concours F) qui regroupait les meilleurs élèves de Toulouse. Bien que je n'aie pas remporté la compétition, le simple fait d'y être présenté par mon instituteur était une reconnaissance de mes capacités.

Espalion

Marie-Jo

J’ai grandi à Espalion, une sous-préfecture de l’Aveyron située à environ 35 kilomètres de Rodez. C’est une petite cité médiévale magnifique, riche en histoire, avec ses châteaux sur les hauteurs, son pont gothique et son pont romain. À l’époque, il y a environ 60 ou 70 ans, la ville comptait environ 4 000 habitants. On n'y manquait de rien : il y avait la mairie, les pompiers, la gendarmerie et tous les commerces nécessaires. La ville est nichée au cœur d'un paysage montagneux, entourée par les monts d'Aubrac.

J’aimais beaucoup aller à l’école et j’y allais toujours avec le sourire. Ma mère m’accompagnait systématiquement pour l’entrée et la sortie des classes, et ce, jusqu’à mes 9 ou 10 ans. Nous habitions dans le centre-ville et l’école se trouvait à seulement 500 mètres de la maison.
Une fois que j'ai grandi, ma mère m’a laissée faire le trajet seule car, à cette époque, on se sentait en sécurité et il y avait moins de problèmes qu'aujourd'hui. Elle gardait néanmoins toujours un œil discret sur nous. Bien que je n'aie pas été l'élève la plus brillante, j'appréciais sincèrement ces moments à l'école.



Contrairement à ce que l'on pourrait penser, je n'étais pas fille unique. Je faisais partie d'une famille recomposée. J'avais un frère, de cinq ans mon aîné, et une sœur qui est malheureusement décédée très tôt. Je suis aujourd'hui la dernière de la fratrie.

À proximité d'Espalion se trouve le village d'Estaing, célèbre pour son grand château. Une anecdote amusante circule sur l'ancien président Valéry Giscard d'Estaing : il s'est installé dans ce village tardivement, bien que son nom soit identique à celui de la commune, ce qui a longtemps intrigué les habitants qui se demandaient s'il y avait un lien de parenté originel ou s'il s'agissait d'un simple hasard.

Je pense que cela s'est passé alors que j'étais au cours préparatoire. Pendant la récréation, l'école était entourée de grands murs de ciment ou de pierre, et j'ai remarqué qu'un endroit était légèrement dégradé. Une touffe de fleurs sauvages, probablement des giroflées jaune-orange, y poussait en petits bouquets. J'ai eu envie d'en cueillir et j'ai décidé de grimper sur le mur pour les atteindre.
Cependant, il était strictement interdit de grimper sur les murs et j'ai été punie. J'ai d'abord reçu une gifle, ce qui était une pratique très courante à l'époque. Ensuite, j'ai été mise au coin à l'intérieur de la classe, face au mur et les mains dans le dos. Je suis restée dans cette position pendant 20 minutes, ce qui m'a semblé extrêmement long. C'était là ma punition pour avoir simplement voulu ramasser un joli petit bouquet de fleurs.

LES BONBONS

Geneviève

J’ai suivi ma scolarité à Mostaganem, en Algérie, sous un climat très ensoleillé, bien différent de celui de la France. Je me souviens particulièrement de l’année de CM1 où notre institutrice nous faisait relever la température quotidiennement. Même en plein hiver, il faisait généralement autour de 10 degrés. Pour nous chauffer, la classe était équipée d'un grand poêle à bois, même s'il ne chauffait pas énormément. L'hiver là-bas était si doux qu'à mon arrivée à Toulouse, je n'étais pas du tout équipée pour affronter le froid.

À l'époque de l'école primaire, nous habitions un immeuble avec une cour intérieure, un peu comme en Espagne, où les voisins communiquaient facilement d'un étage à l'autre. Comme mes parents travaillaient, mon père demandait à une voisine plus âgée de m'accompagner. Cette jeune fille allait déjà au lycée, car les collèges n'existaient pas pour nous à cette époque : on restait dans le même établissement de la 6ème jusqu'au baccalauréat. Les « collèges » étaient alors réservés aux garçons, que l'on reconnaissait à leurs blouses grises.

Sur le chemin de l'école, nous passions devant le marché couvert où l'on croisait les « yaouleds », de jeunes vendeurs de rue. Mon père me donnait de l'argent de poche chaque semaine, que je m'empressais de dépenser intégralement chez un jeune vendeur de bonbons. Il installait son étal — une simple planche posée sur un berceau — chargé de friandises. Comme j'étais allergique aux œufs, je ne pouvais pas manger de pâtisseries, alors je me rattrapais sur les sucreries.
Je garde un souvenir précis des caramels et des célèbres « Mistral Gagnant ». À l'intérieur de l'emballage, on trouvait parfois des images à collectionner ou un ticket gagnant pour un autre bonbon. J'achetais aussi des bonbons au poids ou à l'unité. Cette gourmandise me suit encore aujourd'hui : j'achète toujours des réglisses, des Carensac ou des Dragibus en grande quantité (parfois au kilo !) dans une boutique près de la place du Capitole à Toulouse pour les distribuer à ma famille.

Fiançailles en République démocratique du Congo.

Damas



Damas / Principes et Les fiançailles peuvent être prononcées par le fiancé ou par une personne intermédiaire, très souvent la maman du garçon. On tient souvent compte des amitiés entre la maman du fiancé et celle de la fiancée. Lorsqu'il s'agit du garçon qui contacte directement la fille, les adolescents doivent d'abord se connaître. Ensuite, le garçon se présente au cours d'un entretien amical.

Lorsque les fiançailles deviennent connues par les deux familles, il y a des visites et des échanges de cadeaux. Ensuite, le papa du garçon envoie une lettre de demande de fiançailles au père de la fille. Il met une certaine somme d'argent dans l'enveloppe pour permettre au papa d'acheter de la boisson pour honorer la lecture de la lettre. Après approbation de la demande, le papa répond par une lettre d'avis favorable de son côté. Une fois prêt, le père du garçon envoie une lettre fixant la date et l'heure de la cérémonie des fiançailles.

Pour les fiançailles, le fiancé doit donner à la fille une bague, une robe et une paire de chaussures.

Pendant la durée des fiançailles, les rapports intimes ne sont pas autorisés, mais il peut y avoir des échanges de visite, des promenades à deux.

Par une lettre adressée au papa du garçon, le père de la fille établit la liste ou la facture de la dote. Lorsque le papa du fiancé reçoit la facture, il l'examine en famille et se prépare en conséquence. Ensuite, le jeune marié prépare la dot selon ses moyens, avec l'aide de sa famille. Quand tout est prêt, on avertit l'autre famille pour discuter la facture, trois ou quatre mois avant la date de la cérémonie.

Sur une entente cordiale, on fixe la date, le lieu de la cérémonie ainsi que les dépenses pour les repas, la boisson (bière, jus, vin de palme ou de canne à sucre), la location de la salle. On décide si il y aura de la musique moderne ou traditionnelle. La fête peut durer toute la nuit. Ensuite à lieu le mariage civil à la mairie pour obtenir le certificat de l'État.

LE MARIAGE

Badiâa

L'histoire de ce mariage n'est pas celle d'un véritable mariage, mais d'un mariage "joué" pour s'amuser entre nous. Chaque semaine, une jeune fille différente du quartier "se mariait" symboliquement. C'était un événement organisé pour et par les jeunes filles âgées de 15 à 19 ans. Les filles s'inscrivaient au préalable auprès d'une habitante du quartier. Jouer au mariage, c'était ainsi que nous occupions nos vacances.

Comme notre maison n'avait qu'une cour, les festivités se déroulaient chez les voisins qui possédaient un grand jardin. Pour l'occasion, les filles revêtaient leurs plus belles robes et se coiffaient avec soin, même s'il n'y avait pas de maquillage à l'époque. La mariée était parée de couronnes, colliers et bracelets de jasmin, ainsi que de voiles en tissu. Les femmes du quartier apportaient des chaises pour les jeunes filles qui entouraient la mariée, tandis que des matelas étaient installés en face pour les autres invités.

Seules les jeunes filles avaient le droit d'assister au mariage, en apportant juste un petit cadeau ou un gâteau. Pour nous, les plus jeunes, l'accès au mariage n'était pas gratuit : il fallait payer l'entrée. Ma mère refusait que j'y participe, affirmant que c'était pour les grandes et que nous n'avions pas d'argent pour cela. Profitant du fait que ma mère essayait une robe chez une voisine, j'ai dérobé cinq sous dans le tiroir de sa machine à coudre. J'ai mis ma plus belle robe, mais dans l'excitation, j'ai oublié de mettre mes chaussures. Après avoir payé mon droit d'entrée, j'ai pu m'installer sur les matelas avec les autres petites filles.

L'animation était assurée par deux jeunes filles jouant du tambourin et du tam-tam ; il n'y avait aucun appareil de musique à l'époque. Les jeunes filles dansaient et nous, les petites, étions parfois autorisées à les rejoindre quand la place se libérait. On servait du couscous sans viande, préparé avec des petits pois, du melon et des raisins. Nous le mangions tous ensemble à la cuillère dans un grand plat en bois, accompagné de limonade et de thé.
Malgré la réussite de la fête, ma sœur aînée m'a remarquée et a commencé à m'interroger sur la provenance de mon argent. À mon retour, ma mère, qui était très sévère, m'attendait devant la porte. Elle savait que j'étais allée au mariage sans sa permission et a fini par me faire avouer la vérité sur les sous que j'avais pris.



La maman de Badiäa devant la maison

Renée

Pierre

Après avoir passé 27 mois en Algérie, à l'armée, aux alentours de 1962, j'ai été libéré. J'ai alors rencontré un copain qui m'a proposé de fêter ma libération. Il m'a emmené dans un café situé place Lucas, où il se rendait souvent avec son employeur, un homme de confiance. Cette place n'existe plus aujourd'hui ; elle a été transformée sous le mandat de Baudis père.

Alors que nous étions au comptoir, la serveuse, prénommée René, m'a interpellé. Elle m'a dit : « Pierre, quand vous partirez, j'ai quelque chose d'important à vous dire en tête-à-tête, mais pas dans le café. Sortez et attendez-moi dans le couloir de la première porte à gauche ».

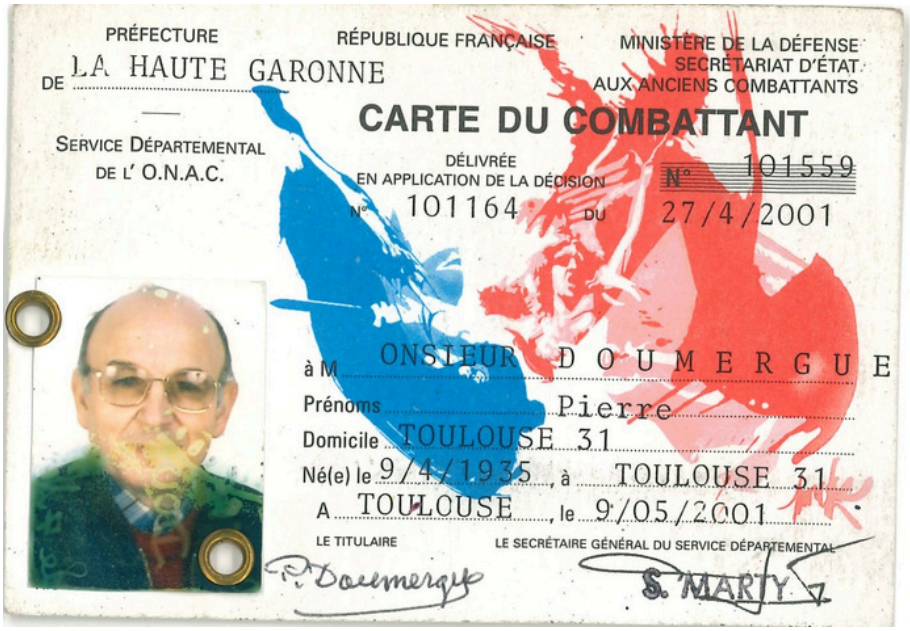
Je l'ai attendue dans le couloir. Quand elle est arrivée, elle m'a avoué : « Pierre, j'ai une envie folle de vous embrasser ». Je me suis laissé faire, et en l'observant, je me suis dit qu'elle n'était pas mal du tout. Nous avons commencé à nous tutoyer et j'ai proposé de la retrouver à la fin de son service, à 22 heures.

Le soir même, elle m'a emmené chez elle, rue Gané. Elle habitait au troisième étage, dans une petite chambre mansardée sous les toits, si basse qu'on touchait presque le plafond en se tenant debout. C'est là qu'elle m'a fait une confidence : « J'ai une fille de trois ans, prénommée Patricia. Elle est en pension chez des gens âgés qui la gardent, car le père n'a jamais voulu la reconnaître ».

Je suis allé voir la petite Patricia. Elle était intimidée, cachée sous la table, se suçant le doigt, elle m'a troublé. J'ai alors décidé d'en parler à mes parents. Ma famille était propriétaire et avait une certaine situation. Mon père s'est d'abord montré prudent, me mettant en garde contre les responsabilités, mais ma mère a tout de suite été touchée. Elle a dit à mon père : « Pierre, cette petite est tellement mignonne, nous allons la garder gratuitement. Comme ça, René n'aura pas à payer de pension et pourra mettre de l'argent de côté ».
Cette décision a été prise très rapidement, environ une semaine après avoir rencontré René. René continuait son travail au café pendant que mes parents s'occupaient de l'enfant.

Patricia a grandi au sein de notre famille. Ma mère l'a inscrite dans une école tenue par des sœurs dont elle était proche. Patricia travaillait bien à l'école et n'a jamais posé de problèmes.

Plus tard, elle a rencontré un garçon. Mon père a accepté qu'ils se marient.
Cependant, ce garçon s'est avéré être un beau parleur : tout ce qu'il disait ne tenait pas debout. Patricia a fini par réaliser qu'elle avait fait une erreur en l'épousant et a décidé de ne plus le fréquenter, bien qu'ils soient déjà mariés.


PRÉFECTURE
DE LA HAUTE GARONNE
SERVICE DÉPARTEMENTAL DE L' O.N.A.C.
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DE LA DÉFENSE
SECRÉTARIAT D'ÉTAT AUX ANCIENS COMBATTANTS
CARTE DU COMBATTANT
DÉLIVRÉE EN APPLICATION DE LA DÉCISION N° 101164 DU 27/4/2001
N° 101559
à M. ONSIEUR DOUMERGUE
Prénoms Pierre
Domicile TOULOUSE 31
Né(e) le 9/4/1935 , à TOULOUSE 31
A TOULOUSE , le 9/05/2001
LE TITULAIRE
LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU SERVICE DÉPARTEMENTAL
S. MARTY

Mon mariage

Pilar

Je vais vous raconter comment j'ai fait la connaissance de celui qui a été mon époux et le père de mes enfants, ainsi que la demande en fiançailles. Il s'appelait Moreno Eugène ; il était tailleur de métier. Nous nous sommes connus parce qu'il était un ami de mon frère. À l'époque, les jeunes Espagnols partageaient beaucoup de choses liées à leur histoire commune, celle des républicains.

Je suis arrivée en France avec mon père à la fin de l'année 1963. Moreno me plaisait car c'était un homme grand, cultivé et doté d'une bonne éducation, ce qui est toujours attirant. Nous sortions ensemble, mais nous n'étions jamais seuls ; nous étions toujours en famille. Finalement, comme nous nous plaisions tous les deux, ses parents sont venus chez ma sœur Belén pour demander ma main à mon père, puisque ma mère n'était plus de ce monde. Ils ont été d'accord.

Nous nous sommes mariés le 27 juillet 1967. De ce mariage sont nées deux filles : Pilarine, l'aînée, en 1968, et Lina, la deuxième, en 1970. Mon mari m'avait offert une bague que j'ai toujours. Nous avons eu un mariage civil uniquement. Aucun de nous trois — ma sœur, mon frère et moi — n'est passé par l'église. En raison de l'histoire de notre famille et de nos convictions républicaines, c'est le mariage civil qui primait, comme c'était le cas en Espagne à l'époque.Moreno avait dix ans de plus que moi : il avait 31 ans et moi 21 ans et demi lors de notre mariage. Cependant, il ne les faisait pas ; il présentait très bien et jouait même au foot avec l'équipe des amateurs de l'association.

En réalité, je le connaissais depuis bien plus longtemps. La première fois que je suis venue à Toulouse avec ma mère, je devais avoir 8 ou 9 ans, vers 1953 ou 1954. Ma sœur Belén le connaissait déjà car elle fréquentait les mêmes lieux et partageait les mêmes idées que lui. Pour l'anecdote, ma sœur Belén avait envoyé une photo de lui à mes parents en Espagne. Ma sœur avait mis une croix sur lui pour demander à maman s'il lui plaisait pour moi. À l'époque, maman avait dit « non », car elle avait tout de suite vu qu'il avait dix ans de plus que moi et qu'à côté de lui, je n'étais qu'une gamine. Malgré cela, Moreno m'avait écrit un courrier en Espagne que je pense avoir encore. Je crois que quand les choses doivent se faire, elles se font, quel que soit le chemin que l'on prend.

Ma mère est décédée le 30 août 1962. Comme je n’ai eu 18 ans qu’en décembre de la même année, j’étais encore mineure. Avant de partir, elle avait confié à ma sœur aînée la responsabilité de mon frère et de moi-même, ainsi que de notre père. Ma sœur était très protectrice et ne me laissait pas sortir avec n'importe qui.
Dans notre couple, nous avons été très heureux. Moreno avait compris que j’étais une femme indépendante d’esprit et financièrement. Je ne lui demandais pas la permission : je l'informais de mes projets et il me soutenait. Cette indépendance venait du fait qu’à l’âge de 13 ans, je m’occupais déjà de gérer la maison de mes parents. Mon mari, de son côté, n’avait connu son propre père qu’à l’âge de 14 ans à cause de la guerre d’Espagne ; il vivait pour nous offrir le meilleur.

Mes parents étaient des personnes très évoluées pour leur époque. Mon père était né en 1900 et ma mère en 1904. Je me souviens qu'en Espagne, nous vivions dans des maisons mitoyennes. Une de nos voisines, Mathilde, dont le père était veuf, avait grandi chez les sœurs. Lorsqu'elle s'est fiancée avec un certain Pedro, ils n'avaient pas le droit d'aller seuls au cinéma. Le père de Mathilde venait demander à ma mère, Venancia, si elle acceptait que je les accompagne. Mon père devait donner son autorisation. J’étais alors une adolescente et je servais de chaperon pour qu'ils ne soient pas seuls, même s'ils voulaient s'embrasser. À cette époque, en Espagne, on ne m’appelait pas Pilar, mais « la Pili ». J'avais déjà un sacré tempérament.



photo de mariage de Pilar

Souvenirs d'école au Congo Belge

Damas

À l'époque, dans ce qui était encore une colonie belge, il n'y avait pas d'école maternelle. On entrait généralement à l'école primaire à l'âge de 7 ans. Pour les enfants qui n'avaient aucune préparation préscolaire, il existait une « année zéro » : c'était une classe de récupération pour se mettre à niveau. Si un élève se distinguait, il pouvait passer rapidement en première année, sinon, il devait y passer l'année entière avant de commencer le cycle primaire.

L'école primaire était située au centre de plusieurs villages. Le trajet se faisait exclusivement à pied, en groupe d'enfants et sans accompagnement d'adultes. Il fallait compter environ une heure de marche pour atteindre l'établissement.
Le rythme était celui d'un pensionnat : nous partions le dimanche soir pour être sur place et nous ne rentrions au village que le samedi à midi. Les parents nous préparaient alors une nouvelle « ration » pour la semaine suivante.

Les premiers bâtiments scolaires et les logements pour les élèves étaient des cases en terre battue. Les murs étaient construits avec une structure de branches et de rameaux sur laquelle on appliquait de la terre préparée en pâte. À l'intérieur, le mobilier était très rustique, avec des tables faites de bois brut coupé.
Pendant la semaine, nous étions autonomes pour la nourriture. Nous apportions notre ration composée de pâte d'arachide ou de poisson. C'était aux enfants de préparer les repas : les plus grands faisaient la cuisine tandis que les plus jeunes allaient puiser l'eau à la rivière. Le matin, tout le monde se rendait à la rivière pour se laver avant de rejoindre la salle de classe avec ses cahiers.

À partir de la troisième année primaire, nous rejoignions un véritable internat dirigé par des missionnaires évangéliques. Le cadre changeait radicalement : les bâtiments étaient construits en briques cuites et étaient bien plus solides.
Dans les dortoirs, les lits étaient rangés de part et d'autre d'un grand couloir central. Chaque élève disposait d'une petite armoire pour ranger ses cahiers et ses affaires. Nous avions généralement deux costumes (uniformes) ; cela permettait d'en avoir toujours un de propre lorsque l'autre était au lavage. Une anecdote raconte d'ailleurs que Damas, ayant manqué de vêtements propres, avait dû une fois se couvrir d'un simple pagne, un geste qui était normalement puni.

Je me souviens de l'époque où nous étions en deuxième année primaire en République démocratique du Congo. Ce n'était pas dans la capitale, mais au village, dans une petite école où nous suivions un régime de semi-internat. Nous y restions cinq ou six jours par semaine, rentrant chez nous au village le samedi à midi pour repartir le dimanche.

À l'école, il était strictement interdit de parler sa langue maternelle, comme le lingala ou le kikongo ; il fallait s'exprimer exclusivement en français. Si on vous surprenait à parler votre langue maternelle, les instituteurs vous remettaient un objet très particulier, une sorte de jeton que l'on appelait le « symbole ».
La règle du « symbole » Une fois en possession de ce symbole, vous deviez chercher par tous les moyens à surprendre un autre élève en train de s'exprimer dans sa langue maternelle pour le lui donner et ainsi vous en dégager. Si vous ne parveniez pas à le transmettre à quelqu'un d'autre avant la fin de la journée et que vous dormiez avec, vous receviez une punition le lendemain matin. La punition consistait à aller chercher de l'eau à la source pour la ramener à la cuisine de l'école. Comme nous n'avions pas de cruches, nous utilisions de gros bambous de un ou deux mètres de long. Pour préparer le bambou, nous percions les cloisons intérieures avec un bâton, en laissant une ouverture pour puiser l'eau. À la source, là où l'eau jaillissait, on remplissait le bambou avant de le boucher.
C'était un travail très éprouvant : il fallait porter ce bambou de deux mètres rempli d'eau sur l'épaule et remonter toute la montagne depuis la source, située au fond, jusqu'à l'école. Ce transport d'eau était particulièrement difficile.
Si jamais vous perdiez le symbole, la punition était encore plus lourde : vous étiez privé de votre week-end au village. Vous restiez consigné à la mission pendant tout le week-end, et c'était votre famille — votre père, votre grand frère ou votre petit frère — qui devait vous apporter de la nourriture le dimanche.
Ce système rigoureux nous obligeait à bien parler le français pour éviter ces corvées difficiles.

Les Jeux

Badiâa

Dans les années 60, j'avais environ 9 ans et je vivais en Algérie, dans la ville de Remis Miliana (qui s'appelait autrefois Affreville). Pendant les vacances scolaires, comme peu de gens partaient en voyage, ou durant les week ends, toutes les petites filles occupions nos journées dans notre quartier, où tout le monde se connaissait. Nous commencions le matin, puis nous rentrions manger et faire la sieste. Vers 16h30 ou 17h, quand la chaleur devenait moins forte, nous nous retrouvions pour le goûter et déguster une barre de chocolat dans un morceau de pain, une part de gâteau fait maison, un fruit.

Les garçons s'amusaient avec des ballons faits de carton, de chiffons et de ficelle, tandis que nous, les filles, jouions à la marelle. Nous utilisions des pierres de calcaire ramassées par terre pour tracer le jeu sur le sol. Les parents participaient à l'activité en offrant un bonbon à la gagnante. Nous jouions à cache-cache dans les jardins et les petits buissons. Nous jouions aussi au "train" : nous nous mettions tous à la queue leu leu dans la rue, en nous tenant par la ceinture ou les vêtements. Nous, les plus grandes, étions un peu malines et nous mettions les petites filles tout à l'arrière avant de nous mettre à courir. Celles qui n'arrivaient pas à suivre et lâchaient prise étaient éliminées.

Ma mère étant couturière, elle nous fournissait des chutes de tissu, des aiguilles et du fil qu'elle gardait dans une petite valise bleue. C'est ainsi que j'ai appris à coudre, en confectionnant des vêtements pour nos poupées et en faisant des concours de la plus belle robe ou du plus joli pantalon.

Un autre jeu important était celui du "petit foyer". Nous reproduisions une maison avec des pierres pour délimiter les murs et les pièces, et un espace libre pour la porte d'entrée. Chacune s'activait à nettoyer, balayer notre petit foyer. Nous utilisions quelques bancs et quelques accessoires en guise de décoration, des poupées, des petits miroirs, des fleurs cueillies chez les voisins, des bouts de cartons sur lesquels on étalait une vieille nappe.

Nous utilisions un canoun (un foyer en terre cuite à trois pieds), y brûlions du charbon et des brindilles pour cuisiner. Chaque enfant apportait un ingrédient de chez lui : une tomate, un oignon, un poivron, du sel ou de l'huile. Nos mamans nous aidaient à allumer le feu et nous utilisions des éventails en raphia pour l'activer. Nous cuisinions dans un petit tajine en terre cuite et, même si le résultat n'était pas toujours parfait, nous trouvions cela délicieux. Nous mangions dans de petites assiettes en plastique, avec des cuillères en bois et nous respections les traditions, comme celle d'enlever nos chaussures avant d'entrer dans l'espace que nous considérions comme la "maison".

À la fin de la journée, nous nettoyions tout soigneusement avant de rentrer chez nous, impatients de recommencer le lendemain. Nous ne partions presque jamais en vacances, mais nous étions joyeux.



Badiâa et ses soeurs















Merci aux salarié.e.s et bénévoles de Générations Solidaires pour leur confiance, leur enthousiasme et leur accueil chaleureux !

Générations Solidaires

Mémoire sur le fil !

Défil(le) en récit

Agence nationale de l'habitat Anah

msa santé famille retraite services
L'essentiel & plus encore

MUTUALITÉ FRANÇAISE

Sécurité sociale L'Assurance Maladie HAUTE-GARONNE

Carsat Retraite & Santé au travail Midi-Pyrénées

CNSA Caisse nationale de solidarité pour l'autonomie

RSI Régime Social des Indépendants ma santé, ma retraite Midi-Pyrénées

ars Agence Régionale de Santé Languedoc-Roussillon Midi-Pyrénées

HG CONSEIL DÉPARTEMENTAL HAUTE-GARONNE.FR

Action sociale Agirc-Arrco
Comité régional de coordination
Midi-Pyrénées

MAIRIE DE TOULOUSE